



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX<sup>e</sup> siècle ?

---

### Quentin DELUERMOZ, *Le crépuscule des révolutions, 1848-1871. Histoire de la France contemporaine, volume 3*

Paris, Le Seuil, 2012, 413 p. ISBN : 978-2-02-100596-7. 25 euros.

Robert Tombs

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4642>

DOI : 10.4000/rh19.4642

ISSN : 1777-5329

#### Éditeur

La Société de 1848

#### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 241-243

ISSN : 1265-1354

#### Référence électronique

Robert Tombs, « Quentin DELUERMOZ, *Le crépuscule des révolutions, 1848-1871. Histoire de la France contemporaine, volume 3* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 28 janvier 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4642> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4642>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Quentin DELUERMOZ, *Le crépuscule des révolutions, 1848-1871. Histoire de la France contemporaine, volume 3*

Paris, Le Seuil, 2012, 413 p. ISBN : 978-2-02-100596-7. 25 euros.

Robert Tombs

---

## RÉFÉRENCE

Quentin DELUERMOZ, *Le crépuscule des révolutions, 1848-1871. Histoire de la France contemporaine, volume 3*, Paris, Le Seuil, 2012, 413 p. ISBN : 978-2-02-100596-7. 25 euros.

- 1 Les lecteurs de cette revue sont habitués à l'idée que l'historiographie de notre cher XIX<sup>e</sup> siècle, surchargée de présupposés téléologiques hérités de l'histoire politique et sociale d'une autre époque, a perdu à la fois sa direction et son audience. C'est un peu vrai, et les historiens, français et étrangers, en explorant de nouvelles voies et de nouveaux thèmes (surtout dans les domaines de la culture, l'imaginaire, l'identité, le genre, la sexualité, etc.), ont alimenté la tendance à la fragmentation du « grand récit » politique ou socio-économique. Quentin Deluermoz est tout à fait conscient du problème : il parle d'« indétermination », des « virtualités d'un moment », du « kaléidoscope frénétique » des événements ; et il propose « une histoire de France rendue à ses contemporains » – et non pas formée, ou déformée, par des perspectives postérieures que les acteurs n'auraient pas reconnues. Mais il essaie de faire face au problème sans renoncer à toute logique historique, en cherchant des significations nouvelles, en interrogeant d'une façon différente les éléments qui constituent l'histoire de la France entre les deux grandes révolutions du siècle, en intégrant et en croisant le politique, le social, l'économique, le culturel, le colonial, les arts, les idées. Il a le grand mérite – assez rare, il faut l'avouer, dans les histoires nationales – de considérer les contextes européens et mondiaux. Son titre, sans doute inspiré d'une phrase célèbre de Jacques Rougerie, indique sa direction.

- 2 C'est cette direction, cette nouvelle manière d'écrire l'histoire, que j'aimerais discuter en priorité : en quoi Quentin Deluermoz réussit-il à nous faire repenser le XIX<sup>e</sup> siècle ? – grand projet, en effet ! Il essaie, me semble-t-il, de réunir dans un récit cohérent deux choses qui peuvent apparaître contradictoires mais qui sont, en réalité, complémentaires : d'un côté, les changements inéluctables associés à la modernité (un mot, rappelle-t-il, qui date des années 1860), y compris la technologie, l'affermissement de l'État, l'urbanisation, l'intégration du territoire ; et de l'autre, les incertitudes, les conflits, les balbutiements. Quentin Deluermoz suggère pour caractériser ces années le symbole du sphinx, souvent évoqué par les contemporains : il fallait trouver une réponse à l'énigme de la modernité ou risquer d'être dévoré par elle. Car c'est bien la conscience de frayer un chemin nouveau et sans retour qui caractérise cette époque. Comme le soulignait l'historien victorien James Froude à la fin du siècle, à propos des années 1840-1850 : « Tout autour de nous, les bateaux-phares intellectuels avaient largué les amarres [...], les boussoles ne montraient plus le nord ». Il coexiste alors en France – comme en Angleterre et partout en Europe – une croyance obstinée dans le Progrès en même temps qu'une crainte profonde que tout pourrait se terminer en décadence, sinon en catastrophe. On peut penser à Flaubert : « *Pécuchet* voit l'avenir de l'Humanité en noir [...] *Bouvard* voit l'avenir de l'Humanité en beau ». En Angleterre les craintes (et aussi les espoirs) sont plutôt morales, sociales, religieuses et économiques. En France, bien sûr, c'est la politique qui reste la plus grande préoccupation, inspirant des attentes et des craintes exagérées, tandis que les Français donnent au monde le spectacle de la mise à l'épreuve de toutes les variantes de la politique alors imaginables.
- 3 Quentin Deluermoz traite avec une sérénité judicieuse – sans vouloir ni le condamner ni le réhabiliter – le grand fait qui domine le milieu du siècle, l'empire bonapartiste, « l'un des régimes les plus originaux du XIX<sup>e</sup> siècle », et qui a laissé tellement de traces sur les mœurs politiques françaises. Comme prototype de « démocratie illibérale », l'empire a fait de nombreux émules, jusqu'à nos jours.
- 4 L'année terrible apporte à l'expérience politique à la fois du vieux et du neuf, et finalement propose une forme de réponse à l'énigme du sphinx : la Commune devient le « crépuscule » des révolutions classiques. Ici Quentin Deluermoz est en accord avec Jacques Rougerie (comme je le suis moi-même). La Commune, plus dépendante encore d'une conjoncture parisienne improbable que la République de 1848, reste sans grand écho en province, et inspire plutôt l'incompréhension ou l'horreur à l'étranger : en fait, elle arrive « après le temps de ces plus grands soubresauts », ceux du Printemps des Peuples. Les Communards ne retrouvent pas des circonstances aussi favorables qu'en février 1848, et certains d'entre eux craignent avec raison de nouvelles Journées de Juin : le pouvoir de l'État, malgré la victoire de l'Allemagne et les changements subits de gouvernement en septembre 1870 et en février 1871, est bien plus solide et plus soutenu qu'en février 1848 (ou qu'en juillet 1789). Paradoxalement, la victoire de l'Allemagne, qui rend possible (et même probable) la Commune, rend également possible (et très probable) la victoire écrasante des Versaillais, car le pays en général aspire surtout à la paix et à un gouvernement stable.
- 5 1871 est aussi une aube – non pas celle des révolutions futures, mais, nous dit Quentin Deluermoz, celle du système parlementaire libéral, qui avait déjà commencé à s'installer au cours des années 1860. Ce système parlementaire prend finalement la forme républicaine – et « conservatrice » –, mais cet aboutissement, fait de « tiraillements et hésitations », et bénéficiant d'erreurs commises par d'autres forces

politiques, est « tout sauf linéaire ». Pour le républicanisme, nous dit l'auteur, le grand changement est « la dissociation de la révolution et de la République », achevée par la Commune, mais préparée, entre autres, par les efforts de Napoléon III et de Thiers. Et le sphinx reçoit ainsi sa réponse.

- 6 Quentin Deluermoz suggère que l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle reste encore « au fond marquée par un récit sous-jacent tendu vers la République, la Troisième du nom, et fondatrice ». Il a brillamment réussi à nous fournir une analyse plus complexe, plus réfléchie, et somme tout plus stimulante. Ce livre lucide, concis, intelligent et complet mérite de devenir la synthèse de premier choix sur cette époque charnière, dans la lignée des ouvrages distingués de Maurice Agulhon et d'Alain Plessis chez le même éditeur.